

Je suis égoïste, narcissique et dédaigneuse.

Comme tous les assoiffés de gloire du troisième millénaire, en quête de paillettes et de rédemption, je fais de l'Art nombriliste. Un art chewing-gum, qui se masturbe en se regardant créer.

Ecrire sur autre chose que moi-même m'ennuie : je préfère de loin raconter ma vie, sans me soucier de l'intérêt limité que cela revêt, plutôt que de raconter l'existence imaginaire d'un personnage que j'aurai bricolé moi-même et auquel je ferai subir les pires épreuves qui soit : autodestruction, deuils, abandon, dénue-

ment, folie, électrocution, et pourquoi pas suicide si je suis d'humeur macabre.

Faire de moi-même un personnage de roman flatte mon narcissisme et caresse mon ego : j'existe alors dans la réalité mais aussi dans la fiction, funambule aux pas incertains flânant le long d'un horizon blême.

Une personne modeste est considérée comme terne et ennuyeuse; une personne narcissique est vue comme pathétique et stupide. Entre ces deux extrêmes il n'y a rien : taisez votre talent ou bien répandez le partout où vous passez, quitte à en éclabousser ces autres qui ne vous ont rien demandé. Puisqu'il faut sans arrêt choisir son camp, pour faire plaisir au dieu

Manichéisme qui agite les fils de nos marionnettes, je choisis l'égoïsme notoire et fais de moi l'héroïne désenchântée de mes propres mots.

Trouver un sujet de livre est long et fastidieux. L'envie d'écrire est tapie au fond du cœur, désir moite violent, mais ce que l'on croit être la plus grande liberté du monde n'est en réalité qu'un assemblage de contraintes pernicieuses : il faut assembler ses idées en une forme cohérente et suivre le fil harmonieux d'une histoire, sous peine de servir au lecteur une soupe indigeste qu'il n'hésitera pas à recracher.

Bien trop d'images, de fulgurances et de mots pour en tirer quelque chose de concluant : je me rabats donc sur la seule possibilité qui s'offre aujourd'hui à moi :

fouiller mon être jusqu'à la cicatrice, et transformer en mondes imaginaires les morceaux d'existence que j'aurai sauvés de la noyade.

J'appartiens à cette catégorie d'êtres humains que l'on appelle adolescents, et dont l'on prononce le nom avec la même appréhension que lorsque l'on parle de bandits, de hooligans ou de terroristes. Je ne vois pas vos visages, mais je devine la répulsion qui s'y creuse à la lecture de cette phrase: inconsciemment ou non, vous m'avez déjà affublée des qualificatifs « ingrate », « insupportable » et « stupide ».

J'incarne la jeunesse pop-corn du XXIème siècle : comme titre de gloire, il y a mieux.

J'appartiens à une génération qui aime à se prétendre désenchantée, mais qui porte en elle le plus grand espoir du monde : à notre âge, les plaines sont encore vierges et le mot impossible n'existe pas. Nous pouvons encore nous rêver rockstars, acrobates, stars de cinéma ou bien astronautes : l'avenir nous tend les bras, et si nous n'avons pas actuellement le talent qui pourrait nous aider à réaliser nos rêves, cela n'a aucune importance : nous pouvons toujours nous dire qu'il sera acquis dans quelques années, lorsque nous aurons enfin combattu cette fainéantise qui nous empêche présentement d'apprendre le piano.

Le petit bigleux abonné aux râteaux peut toujours se consoler en échafaudant dès maintenant les plans de sa vengeance future, lorsqu'il aura abandonné ses pulls tricotés par mamie au profit d'un élégant costume Christian Dior et qu'il sera devenu le célibataire le plus convoité de Paris ; la fille fadasse et sans amis qu'on laisse moisir au fond de la classe soigne sa haine en se disant qu'un jour, lorsqu'elle fera la couverture de *Elle* en petite culotte, elle fera se mordre les doigts tous ceux qui n'ont jamais daigné la regarder : l'artiste maudit que tout le monde regarde avec des yeux effarés trouve son salut en se projetant dans l'avenir, un avenir où des légions de fans viennent panser les anti-ques blessures qui le poussaient, dans sa prime jeunesse, à se raser les veines dans sa baignoire.

Le champ est libre : nous avons une vie entière pour devenir des rock stars, faire le tour du monde en business class, devenir président de la République, écouter *Another One Bites To Dust* en roulant à contresens sur l'autoroute, mixer dans les discothèques japonaises, fonder une famille, devenir champion de curling, gagner au loto, tuer quelqu'un, faire une overdose d'héroïne, nous marier quatre fois, sauter par la fenêtre en hurlant « Banzai ! ».

Ce n'est pas le cœur qui bat derrière la poitrine, c'est

l'espoir. Les chemins se déroulent sous nos pas, s'entrecroisent, prennent des multitudes de directions différentes : tout ce que nous avons encore à vivre, à connaître, à aimer puis haïr, ce jardin des possibles suspendu dans la fumée noire de l'avenir, ces désillusions que nous n'avons pas encore, ces certitudes aussi dures et froides que la pierre.

Chez un adolescent, le désespoir n'a qu'une vocation éphémère : car toute vie qui débute est exempte de fatalité. Tout est possible, tout est envisageable, même les plus belles utopies : ce qui est irréalisable aujourd'hui ne le sera plus demain, puisque le futur métamorphose tous les désirs en réalité. Fragiles mais forts, nous avons la possibilité de nous détruire à n'importe quel moment pour renaître de nos cendres.

Nous ne croyons pas en nos rêves, mais nous avons foi en l'avenir.